

À QUI APPARTIENT L'IDENTITÉ MOHAWK? Nées de couples mixtes de Kahnawà:ke



Entrevue avec Émilie Chow, M. Sc. sociologie, Université de Montréal, sous la direction de Marianne Kempeneers (Université de Montréal) et de Josiane Le Gall (CIUSSS Centre-Ouest-de-l'Île-de-Montréal, équipe METISS)

Par Andréanne Boisjoli



Un pow-wow à Kahnawà:ke. Photo Heather Maclaren CC BY-NC 2.0



Ces femmes ont un attachement très fort à leur communauté malgré tout. Elles ont traversé la barrière invisible qui a été mise devant elles. »

Ainsi Émilie Chow résume-t-elle les résultats de son étude auprès de femmes issues de couples mixtes de la réserve mohawk de Kahnawà:ke.

Lorsqu'elle a entamé une maîtrise en sociologie à l'Université de Montréal, Émilie savait qu'elle voulait travailler sur l'identité mixte. Elle-même née d'un père chinois et d'une mère franco-irlandaise, elle en connaissait déjà un rayon sur la quête identitaire. « Je cherchais à quoi m'associer, soutient-elle. J'avais un sentiment d'appartenance qui était difficile lorsque j'étais jeune. »

Soucieuse de réaliser une étude qui porterait sur une problématique concrète et qui pourrait avoir un impact réel, elle s'est penchée sur le cas des couples mixtes de Kahnawà:ke, qui défrayait les manchettes en 2015.

Alors que l'ancienne loi sur les Indiens discriminait les femmes autochtones en les privant, ainsi que leurs enfants, de leur statut d'Indienne dès lors qu'elles mariaient un non autochtone, la loi C-31, adoptée en 1981, devait partiellement corriger la situation. Si toutes les personnes exclues des communautés autochtones n'ont pas pu être réhabilitées, la loi C-31 donnait aussi plus de pouvoir aux conseils de bande des réserves, incluant celui de choisir qui peut y résider. À Kahnawà:ke,

le Conseil mohawk a alors établi un règlement stipulant que les couples mixtes mariés après 1981 n'étaient plus autorisés à vivre dans la réserve. Ce règlement, destiné à protéger la culture d'une communauté disposant de peu d'espace et de ressources, a eu pour effet d'exclure de nombreuses familles qui souhaitaient vivre ensemble dans la réserve et y élever leurs enfants. Appliqué de façon sélective selon les années, il est périodiquement contesté par les familles visées et fait alors l'objet d'une importante couverture médiatique.

« Une des raisons de la mise en place de cette loi était de préserver la langue et l'identité culturelle de la communauté, précise Émilie. Alors je me suis posé la question : est-ce que la transmission de la culture est nécessairement rompue si les familles mixtes vivent ensemble dans la communauté ? Je trouvais que les médias parlaient beaucoup du point de vue du conseil de bande et des couples mixtes sur leur expérience. Par contre, on n'avait pas le point de vue des enfants : comment ça affectait leur identité et leur sentiment d'appartenance à leur communauté? »

Pour mieux répondre à cette question, Émilie a rencontré 6 femmes de 30 à 70 ans, nées de mères mohawks de Kahnawà:ke et de pères non autochtones. Elle a choisi des femmes dont la mère est mohawk parce qu'il s'agit d'une culture matrilineaire. Comme c'est aux femmes qu'incombe principalement la transmission de la culture, Émilie cherchait à savoir comment elles abordaient ce rôle.

Trois des femmes ont quitté la réserve avec leurs pa-

Toutes ont identifié Kahnawà:ke comme « home », comme leur maison, leur lieu d'attachement.

rents parce que l'un de leurs parents était non autochtone. Les trois autres femmes, qui sont demeurées dans la réserve parce que leurs parents s'étaient mariés avant 1981, ont néanmoins été affectées par le règlement en subissant de la discrimination au sein de la communauté.

Les entrevues conduites par Émilie ont abordé l'histoire des parents, de leur rencontre, puis les souvenirs d'enfance des 6 femmes, auprès de leurs familles et de leurs amis. Elle a cherché à savoir quels sont les facteurs qui influencent le sentiment d'appartenance de ces femmes, et quelles sont les pratiques culturelles qu'elles ont héritées de leur famille, et celles qu'elles souhaitent transmettre à leur tour.

D'où vient le sentiment d'appartenance?

Les femmes ont évidemment beaucoup parlé de l'importance du lieu géographique d'habitation. Celles dont les familles ont quitté la réserve ont déménagé à Châteauguay, à quelques kilomètres de Kahnawà:ke. Cette proximité leur permettait de conserver des liens forts avec leur communauté, en multipliant les visites et en favorisant la participation à des activités culturelles avec leur famille élargie. Celles qui ont eu la possibilité d'y grandir font part des bénéfices qu'elles en ont retirés, parce que leurs liens avec leur famille et la communauté sont plus forts. Par ailleurs, toutes, même celles qui n'y ont jamais vécu, ont identifié Kahnawà:ke comme « home », comme leur maison, leur lieu d'attachement.

La crise d'Oka, qui opposait en 1990 les Mohawks de Kanehsatà:ke aux gouvernements québécois et canadien, a aussi contribué à forger l'identité mohawk des femmes rencontrées par Émilie. Celles qui l'ont vécue étant enfants ont été frappées par le sentiment de peur et par les manifestations de racisme dont elles ont été victimes. « La crise d'Oka a renforcé leur sentiment identitaire mohawk et leur solidarité envers leur communauté », explique Émilie.

La discrimination associée à l'apparence physique a été nommée par certaines comme un élément marquant. Le fait d'avoir la peau, les cheveux ou les yeux plus clairs est souvent perçu, au sein de la communauté autochtone, comme étant moins valorisé. Le cas échéant, la discrimination est double. L'une des femmes raconte avoir subi tellement d'intimidation à l'école mohawk parce qu'elle était vue comme « trop blanche », qu'elle a dû changer d'école pour aller dans la ville voisine. Dans sa nouvelle école cependant, elle était maintenant « trop indienne » et faisait les frais de tous les pré-

L'équipe FRQSC METISS (Migration et Ethnicité dans les Interventions en Santé et en Services sociaux) est une équipe en partenariat avec l'UQAM et le CIUSSS du Centre-Ouest-de-l'Île-de-Montréal. Elle compte parmi ses membres les chercheurs et praticiens-chercheurs suivants :

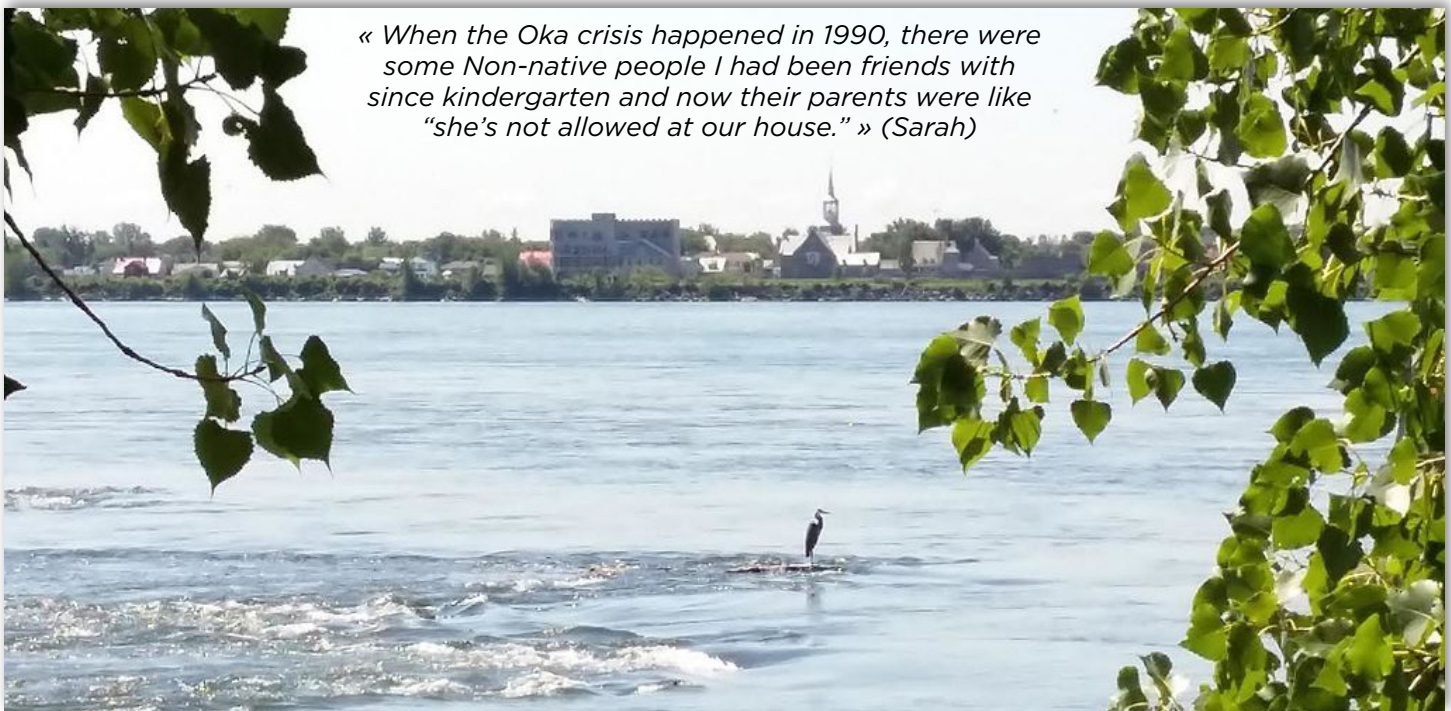
Membres réguliers

Catherine Montgomery
(dir. scientifique)
Patrick Cloos
Daniel Côté
Habib El-Hage
Sylvie Fortin
Sylvie Gravel
Marie-Emmanuelle
Laquerre
Yvan Leanza
Edward Ou Jin Lee
Josiane Le Gall
Lilyane Rachédi
Ellen Rosenberg
Bilkis Vissandjée
Spyridoula Xenocostas

Membres

collaborateurs
Sébastien Blin
Camille Brisset
Geneviève Cloutier
Marguerite Cognet
Valérie Desomer
Suzanne Gagnon
Sophie Hamisultane
Ghayda Hassan
Isabelle Hemlin
Vania Jimenez
Jacques Rhéaume
Catherine Sigouin
Annick Simard
Michèle Vatz-Laaroussi
Margareth Zanchetta

www.equipemetiss.com



« When the Oka crisis happened in 1990, there were some Non-native people I had been friends with since kindergarten and now their parents were like “she’s not allowed at our house.” » (Sarah)

Kahnawà:ke, au bord du fleuve Saint-Laurent, vue de Lachine, crédit photo : Red Castle, Wikipedia, CC BY-SA 4.0

jugés sur sa communauté.

Cette double marginalisation a forcément engendré un fort questionnement identitaire. « Elles se sont dit : “Où est-ce que je me trouve?”, rapporte Émilie. “J’ai un pied dedans et un pied dehors. À quelle communauté est-ce que j’appartiens?” »

Paradoxalement, l’expérience de la discrimination ne les a pas éloignées de leur communauté. « Ça a renforcé leur sentiment identitaire à travers les années, soutient Émilie. C’est venu en petites vagues et ça a pris du temps, mais toutes les expériences qu’elles ont eues ont renforcé ce sentiment. »

*« ...when you’re a child and your parents are being kicked out of the community that you’ve lived in since you are born, you’re feeling unwanted and unloved, like you’re garbage being kicked to the curb. But I would say that I overcame that over the years, because I had a stronghold with my mom’s family, and that’s what kept us coming back to the community. »
(Josie)*

Si la discrimination et l’exclusion pouvaient venir des autochtones comme des non autochtones, les femmes ont insisté sur l’importance du soutien reçu de la part de leur famille mohawk élargie. Même lorsqu’elles ont été mises à part de la réserve par le conseil de bande, elles pouvaient, enfants, conserver un contact continu avec leur communauté en allant visiter leurs grands-parents, qui les recevaient toujours à bras ouverts. C’est leur famille élargie qui leur a transmis l’amour de leur

culture et l’attachement à leurs racines.

« Je leur ai demandé de faire un arbre généalogique, raconte Émilie, et je me suis rendu compte qu’elles connaissent beaucoup plus leur famille mohawk [que leur famille paternelle]. C’est fréquent chez les familles autochtones ; c’est important de savoir d’où on vient et de connaître son histoire. » Sur les 6 femmes, 5 ont affirmé s’identifier davantage à la culture mohawk qu’à celle de leur famille paternelle.

Par ailleurs, les grands-parents mohawks ont eu une influence considérable sur leur éducation, partageant souvent cette responsabilité avec les parents. Le rôle prédominant qui incombe traditionnellement aux femmes dans la culture mohawk a souvent fait de la grand-mère le noyau de la famille. C’est généralement une personne respectée et qui constitue un modèle positif pour les jeunes.

« I remember being bullied and I just didn’t care. I think it’s because my grandmother (maternal) was always there for me and I didn’t care. If anything happened I would just go to her and she would be like “Never mind them” » (Vanessa)

Trois des femmes ont par ailleurs mentionné l’impact qu’a eu sur elles leur participation à des groupes d’allaitement à Kahnawà:ke. « C’était important pour elles, souligne Émilie. Elles ont pu partager avec d’autres mères mohawks et voir comment celles-ci abordent la maternité. »

« Elles ont toutes eu un moment critique dans l’évolution de leur identité ou de leur sentiment d’appartenance, explique Émilie. Parfois, c’est la mort d’un

proche, qui les rapproche de leur culture, ou un groupe d'allaitement qui leur permet de rencontrer d'autres femmes. »

Transmission culturelle

En dépit des difficultés, les femmes qu'Émilie a rencontrées ont conservé un fort attachement à la culture et la communauté mohawk, et elles ont à cœur de transmettre à leur tour ce qui leur a été donné. « Elles sont proactives dans la communauté, soutient Émilie Chow. Elles assument leur rôle en tant que femmes mohawks. Ce sont celles qui transmettent la culture, à tous les jours. »

La plupart d'entre elles prennent ou ont déjà suivi des cours de langue mohawk. Même à l'intérieur des réserves, les langues autochtones ont été malmenées pendant deux générations à cause des écoles résidentielles qui avaient pour but d'assimiler cette population à la culture dominante. Par conséquent, les grands-parents mohawks des participantes n'ont pas transmis la langue aux plus jeunes par peur de représailles. Il existe maintenant des programmes qui s'attachent à

**« Elles assument
leur rôle en tant que
femmes mohawks.
Ce sont celles qui
transmettent la
culture, à tous les
jours. »**

revitaliser la langue mohawk. Trois des femmes ont inscrit leurs enfants dans une école mohawk où la langue et la culture de leur communauté sont véritablement mises de l'avant. Certaines font du bénévolat dans le but de valoriser la culture mohawk, que ce soit en emmenant les enfants de différentes familles aux activités culturelles qui ont lieu à Kanhawak:e, en étant entraîneuse pour une équipe sportive de jeunes filles ou en s'impliquant auprès des jeunes autochtones hors réserve afin de leur parler de leur histoire.

L'étudiante n'a pas insisté, dans ses entrevues, sur la question politique, préférant mettre l'accent sur l'identité et la transmission. Néanmoins, les femmes qu'elle a rencontrées

ont toutes exprimé un fort ressentiment envers le conseil de bande qui, ressentent-elles, ont mis à part de nombreuses familles de la communauté. Un des objectifs du règlement était de protéger la culture, la langue et l'identité mohawk. « Or, nous dit Émilie, mes résultats démontrent que la culture s'est perpétuée dans les familles mixtes en dépit même de leur exclusion. Ces femmes font beaucoup d'efforts pour transmettre leur culture, non seulement à leurs enfants, mais également à ceux des autres. » ■

**Les noms ont été changés
pour préserver l'identité des
participantes.*

Pour en savoir plus

Chow, E. (2017). *Mixed Identity and Cultural Transmission : Narratives of Mixed-Blood Women from a First Nations Community*. Mémoire de maîtrise. Université de Montréal.

Entre-vues est une publication de l'équipe METISS qui a pour objectif de faire connaître les recherches et activités de ses membres. Elle s'adresse aux intervenants et gestionnaires du réseau de la santé et des organismes communautaires, aux chercheurs et aux étudiants intéressés par les questions liées à la pluriethnicité. Elle est disponible gratuitement : <http://www.sherpa-recherche.com/partage-des-savoirs/bulletin-entre-vues>
Éditeur : Équipe METISS

Graphisme et mise en page : Andréanne Boisjoli

Équipe METISS, une équipe en partenariat avec le CIUSSS du Centre-Ouest-de-l'Île-de-Montréal - Institut universitaire au regard des communautés ethnoculturelles-, et l'UQAM

7085, Hutchison, Montréal (Qc.) H3N 1Y9

CIUSSS du Centre-Ouest-de-l'Île-de-Montréal

514-273-3800 poste 6351 andreanne.boisjoli.cdn@ssss.gouv.qc.ca

ISSN 1923-5593 (imprimé)

ISSN 1923-5607 (en ligne)

Dépôt légal - Bibliothèque du Canada, 2017

Dépôt légal - Bibliothèque et archives nationales du Québec, 2017

© Équipe METISS, 2017. Tous droits réservés.



Centre intégré
universitaire de santé
et de services sociaux
du Centre-Ouest-
de-l'Île-de-Montréal

Québec

Institut universitaire au regard
des communautés ethnoculturelles

UQAM

SHERPA

Recherche. Immigration. Société.